

une ottomane dont il s'était fait un lit de repos, l'autre sur un moelleux fauteuil dans lequel il se prélassait.

Le premier, vêtu fort simplement, était le terrible chef de la grande association, Noël le jardinier, Saint-Jean le valet, le *roi du bague*, trinité effrayante se perdant en un seul individu, auquel trois individualités différentes semblaient nécessaires pour expliquer la quantité de crimes commis cependant par une seule main.

L'autre, costumé élégamment comme un grand seigneur de l'époque, était le bandit Bamboulà, le comte de Sommes, l'associé du *roi du bague*, le favori du duc de Chartres.

Tous deux causaient depuis quelques instants à peine ; tous deux jouissaient du triomphe remporté par leurs odieuses machinations.

« L'affaire du bannissement ne me contrarie pas le moins du monde, disait le *roi du bague* en s'étendant sur les coussins. Cela, même, cadre mieux avec mes intentions. J'eusse certainement préféré un suicide qui eût terminé les choses plus promptement et plus radicalement ; mais, puisque le marquis a su esquiver l'adoption de cette proposition si ingénieusement faite par toi, mieux vaut un exil perpétuel et un départ immédiat que le spectacle d'une exécution publique, et surtout l'attente de cette exécution. Qui sait ce qui aurait pu s'accomplir d'ici là ? Tu comprends, Bamboulà ? les deux jeunes gens condamnés par leurs juges, bannis par le roi, sont bien coupables pour tous. La faveur spéciale dont ils viennent d'être l'objet prouve encore cette culpabilité ; car on ne gracie pas des innocents. Ils sont perdus ; ils n'existent plus pour nous ni pour le monde. C'est tout ce qu'il nous faut. Qu'ils soient enterrés en France ou qu'ils vivent aux grandes Indes, c'est pour nous la même chose. Ils ne se trouvent plus entre nous et la fortune, mais bien entre nous et l'accusation. Donc tout est bien, et le but est atteint.

— Où sont-ils ? demanda Bamboulà.

— Je l'ignore, et fort peu m'importe ! Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont partis il y a deux heures pour Brest, sous bonne escorte, et que j'ai donné des ordres pour que sur toute la route mes hommes veillent à ce que la maréchaulsée fasse son devoir, lui prêtent main-forte au besoin ; qu'enfin les prisonniers ne puissent parvenir à s'échapper. Je sais encore qu'un navire mettra à la voile dès leur arrivée... Ensuite, ils iront où le roi les enverra... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne rentreront pas en France, et y rentrassent-ils maintenant que nous n'avons plus rien à redouter.

— C'est vrai, murmura le comte en faisant un geste d'assentiment.

— A propos, reprit le *roi du bague*, il faut que je te félicite. Tu t'es servi du duc de Chartres avec une habileté merveilleuse. La nomination de M. de Crosne est arrivée à point.

— N'est-ce pas ?

— C'est parfait, et tu es digne de moi.

— Maintenant parlons de nos affaires...

— Attends, fit le *roi du bague* en se soulevant sur son coude ; avant de procéder à la vente de la peau, assurons-nous que l'ours est bien mort. Récapitulons un peu, et voyons s'il serait encore debout un ennemi à redouter. M. Lenoir, qui commençait à devenir inquiétant, est rentré dans l'ombre. Jacquet, qui jouait un double jeu et ne paraissait être à nous que pour nous trahir, Jacquet est dans l'impossibilité de nous nuire. Les deux marins sont au diable, les deux nièces sont au couvent. Mme Bernard est morte et Bernard est fou...

— Bernard est fou ? interrompit le comte avec étonnement.

— Oui. Quelques heures après l'enterrement de sa femme, sa raison l'a abandonné. Du côté de la petite, nous n'avons donc rien non plus à redouter.

— Et Fouché et ses compagnons ?

— Fouché est un habile homme et un gaillard dange-reux, je l'avoue ; et je crois que s'il avait le bras plus long, il serait prudent de se tenir hors de portée de ses doigts maigres ; mais seul comme il est, il ne peut rien, absolument rien. D'ailleurs, il a beau savoir bien des choses, il lui faudrait des preuves pour agir, et ces preuves, qui lui manquent, il ne les aura jamais. Donc, de ce côté encore, absence de danger. Quant à ses compagnons... il ne faut pas en parler. Que pourraient-ils même tenter ?

— N'importe ! dit Bamboulà. Je crois qu'il eût été prudent de ne pas laisser Fouché sortir de Saint-Nazaire.

— C'est possible ; mais les circonstances ne le permet-taient pas, et maintenant, s'attaquer à lui, serait vouloir provoquer un danger inutile.

— Restent nos amis Gorain et Gervais.

— Vétilles ! fit le *roi du bague* en haussant les épaules ; Roquefort s'en arrangera.

— Alors, il ne reste plus rien à craindre ?

Le *roi du bague* sourit d'un air triomphant.

« Eh bien ! Bamboulà, mon fils, dit-il avec un accent à demi railleur, auras-tu, à l'avenir, confiance dans les plans que je formerai, et me reconnais-tu digne de donner des ordres ? Tout ce que j'ai prévu ne s'est-il pas accompli de point en point ? Ai-je fait une école ? ai-je commis une faute ? ai-je oublié une précaution à prendre ? Voilà de longues années, tu le sais, que je marche dans la voie que je me suis tracée, et je suis arrivé au bout de la route sans avoir dévié d'une ligne.

Le comte ne répondit pas ; mais il s'inclina en homme reconnaissant parfaitement la supériorité dont se glorifiait son interlocuteur.

« Maintenant que nous sommes tranquilles, reprit le *roi du bague*, passons à nos petites affaires privées, ou plutôt explique-moi toi-même comment tu comprends la situation.

Et le terrible personnage, reprenant la position horizontale qu'il avait un moment abandonnée, s'étendit nonchalamment sur les coussins de l'ottomane.

« La situation est bien simple, dit le comte. Il ne reste plus de la famille de Niorres que le conseiller, Blanche, Léonore et leur mère. Dans deux mois au plus tard M. de Niorres sera mort. La chose s'explique d'elle-même : cet homme ne peut survivre à ses enfants ; la douleur l'aura tué, d'autant plus que tu continueras ton service auprès de lui jusqu'à ce qu'il ait rendu son dernier soupir.

Le *roi du bague* fit un geste affirmatif.

« Donc, poursuivit le comte, il mourra. Le conseiller mort, la fortune immense accumulée sur sa tête passe à ses deux nièces, ses seules héritières. Mais Blanche et Léonore sont à cette heure au couvent des Carmélites, et elles ont renoncé d'avance à cet héritage. Voici les papiers signés par elles : voilà l'acte de renonciation tout préparé et qu'elles signeront demain.

Le comte présenta les papiers dont il parlait à son interlocuteur. Celui-ci les parcourut du regard et les lui rendit.

« Très-bien ! dit-il.

— M. de Niorres mort, reprit le comte, ses deux nièces renonçant à son héritage, la fortune revient au roi après un délai de deux années. Nous laissons écouler dix-huit mois pour donner aux événements le temps de s'effacer, puis le fils reconnu de la Madone se présente, et ses titres à la main, entre en possession de tous les biens qu'il réclame et que personne ne peut lui disputer. Est-ce cela ?

— Tout à fait cela, répondit le *roi du bague*, et d'autant mieux cela même que la renonciation à l'héritage est bien préférable à la mort des deux jeunes filles, en ce que cette mort eût élevé de nouvelles recherches et que nous n'avions plus là les marins pour leur faire jouer le rôle de bouc émissaire. Il n'y qu'un danger.

— Lequel ?

— C'est que l'une des deux nièces ne se lassât du couvent, qu'elle n'en sortit, qu'elle se mariât, et que son époux fit cesser la renonciation en la taxant de surprise, ce qui est possible et serait faisable.

— On veillera à ce que cette circonstance ne se présente pas.

— Très-bien ; mais, en réfléchissant, il y a peut-être un autre danger.

— Je ne le vois pas.

— Bon ! je le vois, moi.

— Et ce danger serait ?

— Ce danger, mon cher Bamboulà, serait tout entier pour moi et viendrait de toi !

— Comment ?

— Si l'une des deux nièces finissait par t'aimer et consentait à devenir la comtesse de Sommes ; si l'autre mourait et que toi, seul possesseur de l'acte de renonciation, tu l'anéantissais cet acte, afin de devenir possesseur d'une façon toute naturelle de la fortune que tu convoites, et dont tu me devras la moitié !

— Quoi ! fit le comte en pâlisant légèrement et en se mordant violemment les lèvres, tu crois que je serais capable...

— Non ! non ! interrompit le *roi du bague* en souriant. Je suis certain que tu ne feras rien de tout cela ! C'était une supposition qui me venait à l'esprit, voilà tout ! Continue, mon cher Bamboulà, je t'écoute.

Le comte regarda son interlocuteur, et les regards des hommes se croisèrent comme deux flèches acérées. Le comte se demandait si le *roi du bague* raillait ou s'il avait lu dans sa pensée, mais bien certain qu'il ne parviendrait pas à démêler la vérité, il détourna les yeux et continua :

« Du côté des Niorres et de leur fortune, les choses sont donc limpides. Reste maintenant l'affaire d'Horbigny.

Oh ! fit le *roi du bague*, celle-là n'est plus embarrassante. Mme Bernard est morte, Bernard est devenu fou ; l'enfant est abandonnée, personne ne la réclamera jamais. D'ailleurs, personne ne peut maintenant la reconnaître, et mes préparations chimiques ont pleinement réussi. La marquise peut mourir dès à présent, et sans crainte, de la fortune de son mari.

— Eh bien ! reprit le comte, avant que les dix-huit mois qu'il faut attendre pour réclamer l'héritage des Niorres ne soient écoulés, et tandis que l'affaire du procès s'apaisera et s'oubliera, j'épouserai la marquise.

— De sorte qu'avant deux ans d'ici, tu réuniras dans tes mains l'héritage du vieux marquis et celui du conseiller, c'est-à-dire plus de cinq cent mille livres de revenu. C'est assez joli, cela.

Le comte ne répondit pas. Il devinait, au ton dont avaient été prononcées ces paroles, que le *roi du bague* jouait avec lui comme le chat avec la souris qu'il va croquer.

De pâle qu'il était ordinairement, il devint blafard ; ses lèvres minces disparurent complètement, ses yeux s'injectèrent de sang, et ses doigts crispés déchiquèrent les franges soyeuses du fauteuil.

Une crainte vague l'agitait, mille suppositions contraires excitaient sa colère, et pourtant il se contenait.

Le *roi du bague* ne parut pas remarquer ce qui se passait en lui.

« Et quelle sera ma part, à moi ? dit-il en hochant la tête. Que me donneras-tu ?

— Que veux-tu prendre ? répondit le comte.

— Dis-moi d'abord ce que tu comptes m'offrir.

— Mais... moitié... cela est convenu.

Le *roi du bague* fit claquer sa langue.

« C'est bien mesquin ! dit-il.

— Hein ? fit le comte en se dressant. Tu ne trouves pas que cela soit assez ?

— Ecoute donc ! Tu ne réfléchis pas ! D'abord je suis ton père ; ensuite il me semble que dans tout ce qui s'est passé j'ai été, moi, l'esprit qui commande et toi seulement le bras qui frappe. Qui donc a fait signer au conseiller la donation dont tu vas revendiquer le profit ? N'est-ce pas moi ? Qui donc t'a retiré de la fange pour te lancer dans le monde et te préparer au rôle que tu devais jouer ? N'est-ce pas moi ? Qui donc a dirigé toute l'intrigue ? Qui donc a eu la pensée de se servir de l'amour des deux marins ? Qui donc a enlevé la *jolie mignonne* ? Qui donc enfin a su conserver à la marquise la fortune de son mari en cachant à tous les yeux la mort de sa fille ? N'est-ce pas moi, encore moi, toujours moi ? Et lorsque le but est atteint, lorsqu'il n'y a plus qu'à recueillir, tu viens m'offrir moitié de tes trésors ! Allons donc, Bamboulà ! tu méconnais ton père, mon enfant !

L'accent du *roi du bague* était tellement ironique, tellement railleur, tellement caustique, que le comte de

Sommes tressaillit et frissonna comme s'il eût été piqué par un serpent.

— Au fait ! dit-il d'une voix brève. Dis ce que tu veux !

— Tout ! s'écria le *roi du bague*.

— Tout ? répéta le comte.

Les deux hommes se regardèrent encore. Un silence profond régna dans la pièce.

L'expression de chacune de ces deux physionomies eût offert un modèle parfait à un peintre ami des contrastes.

Le comte de Sommes, en proie à une rage froide et contenue, offrait sur son visage ces tons verdâtres qu'y impriment la colère et le sentiment de l'impuissance.

Le *roi du bague*, calme et impassible, dominait son interlocuteur de toute la hauteur de son intelligence, de tout le poids de sa supériorité.

« Ecoute, Bamboulà, reprit-il d'une voix incisive, je vais m'expliquer nettement :

Tu es mon fils, cela est vrai, mais pour des hommes tels que moi, les liens du sang ne sont rien et n'ont aucune signification.

Ce n'est pas parce que tu étais mon fils que je t'ai élevé au rang que tu occupes, mais seulement parce que j'ai reconnu en toi un homme supérieur, un esprit en dehors du vulgaire, et tous les genres de ces grandes passions qui font accomplir des grandes choses.

Maintenant, je te connais : je n'ignore aucun de tes défauts. Tu es orgueilleux, tu es hypocrite, tu es ingrat. Si je te mets en possession de la fortune, tu ne me connaîtras plus, car tu n'auras plus besoin de moi.

Or, j'ai encore besoin de ton intelligence et de tes services, moi, et je veux te garder sous ma domination.

Ces trésors, que j'ai su mettre à portée de ta main, crois-tu que ce soit un sot amour de l'or qui m'ait fait en désirer la possession ?

Une pensée bien autrement grande me domine.

J'ai la royauté du bague, je rêve sur la terre la royauté du mal ! Il faut que tout un pays bouleversé me permette de contenter enfin mes passions inassouvis ! J'aime le sang, Bamboulà, j'aime le meurtre, j'aime le pillage, le désordre, l'anarchie ! Ce qu'il me faut pour vivre et respirer à l'aise, c'est une atmosphère chargée de toutes ces effluves magnétiques que dégagent les plus mauvaises passions humaines.

Oh ! je me connais, Bamboulà ! Je sais ce que je suis. Le destin a fait de moi l'un de ces héros du crime jetés sur la terre comme un fléau ; j'accomplirai le rôle que m'a départi la nature.

Ma vue est longue, et je prévois ce qui va s'accomplir au milieu de cette société avec laquelle j'ai toujours vécu en lutte. Un cataclysme social est imminent, je l'attends avec impatience.

Bien d'autres que moi aspirent à cette heure d'un bouleversement général : les uns mûs par un mesquin intérêt particulier, obéissant à de plats désirs de vengeance privée, à de stupides envies émanant d'un orgueil plus stupide encore. Les autres croyant à une régénération de l'esprit humain à l'aide de doctrines pompeusement énoncées.

Ceux-là poussent, ceux-ci sont poussés, et tous marchent dans un même sentier, tous courent vers un même but.

D'effroyables catastrophes se préparent, et cet espoir fait ma joie, car alors aucune barrière ne sera plus debout entre moi et la satisfaction des passions qui me dominent.

Je veux hâter de toutes mes forces ce moment que j'attends depuis de longues années ; je veux que tout ce que je possède, que tout ce qui m'obéit me serve dans l'accomplissement de mes projets. Hommes et argent seront prodigués ! Comprends-tu, Bamboulà ? J'ai besoin de tous ces trésors qui vont devenir nôtres pour faire de l'or un levier puissant qui soulève les esprits. J'ai besoin de ton intelligence à toi pour appuyer mes efforts ; j'ai besoin de ta position dans le monde aristocratique pour connaître ce qui s'y passe. Tu seras mon lieutenant, mon espion, mon âme damnée, ma chose enfin. Il faut que tu m'obéisses à mon gré, et tu m'obéiras ! Comprends-tu que je ne puisse te donner la fortune pour te donner en même temps l'indépendance ?

Le *roi du bague* s'était levé en terminant ce discours, et sa physionomie, chaudement éclairée par la lumière des bougies, apparaissait sinistre, menaçante et animée par le reflet des passions tumultueuses qui se heurtaient dans son cerveau.

Le comte le considéra avec une émotion qu'il ne chercha pas à cacher. Il croyait connaître cet homme, et il s'apercevait qu'il n'avait jamais jeté la sonde jusqu'au fond de cette âme aux replis tortueux.

« Pour parler comme tu le fais, dit-il, pour rêver ce que tu rêves, il faut donc que tu haïsses bien profondément l'espèce humaine ! »

Les yeux du *roi du bague* lancèrent deux jets de flammes.

« Oui, je hais ! dit-il d'une voix pénétrante.

— Que t'a-t-elle fait ?

— Ce qu'elle m'a fait ?... » s'écria le terrible personnage.

Puis, s'arrêtant brusquement en faisant un violent effort sur lui-même :

« Tu n'as pas besoin de le savoir, continua-t-il d'une voix calme. L'histoire de mon passé ne concerne que moi, et personne ne la connaîtra jamais ! Au reste, la question entre nous n'est pas là. Revenons à ce qui nous occupe. La fortune, du moins celle de la marquise d'Horbigny, s'élève à près de dix millions de capital. Ces dix millions, je les garde pour moi seul. Je fournirai seulement à l'existence brillante qu'il faut que tu continues à mener. Cela doit te suffire. »

Le comte de Sommes soutint sans sourciller le regard que le *roi du bague* fixait sur lui. Puis, haussant légèrement les épaules, il laissa échapper un rire sec.

« Tu plaisantes ! dit-il.

« Pourquoi ? demanda froidement le chef des forçats.

— Comment ! tu supposes que pour servir tes desseins insensés, pour satisfaire les passions qui te dominent, pour augmenter ta puissance enfin, j'irai, de mon plein gré, renoncer à toutes mes espérances, immoler mon avenir et me faire ton esclave pour parvenir à l'accomplissement de tes plans ? Me prends-tu pour un sot instrument dont on se sert et que l'on brise ensuite, lors-